

Le palais d'Isak Pasha

Guylaine Massoutre

Numéro 90, été 2001

L'invitation au voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14626ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massoutre, G. (2001). Le palais d'Isak Pasha. *Moebius*, (90), 69–80.

GUYLAINE MASSOUTRE

Le palais d'Isak Pasha

L'évasion dans son semblable, avec d'immenses perspectives de poésie, sera peut-être un jour possible.

René Char

Initiative de la présence, quelqu'un respire. En fait ils sont deux, formant une masse blanche, d'où s'échappe un souffle paisible qui se perd dans le silence. Ce sont deux touristes, tout juste sortis de l'enfance, jumeaux aimantés par un pays évidé qui pratique, comme un réflexe vital, la politique de la *table rase*. Autour du lit, une chambre hâtivement chaulée, barbouillée de bleu jusqu'à la mi-hauteur, vide, hormis un banc, une gourde, un sac à dos éventré, du matériel de photo; autour de la chambre, quelques autres pièces identiques, puis un chantier, et tout de suite après, l'immensité brute, caillouteuse, nue.

La route saillit du loin. De l'autre côté, une falaise massue ferme la steppe du Croissant aride. Surmontée d'une muraille entourant un château en ruine, la forteresse pierreuse campe dramatiquement sur son escarpement. La route n'y grimpe pas; en ligne brisée, elle mord la poussière et repart fougueusement vers la plaine austère. Au pied, un gros village désert, poudré de vieux rose, et quelques chiens errants. Un fou se lave rituellement dans la rivière. À ses gestes mécaniques et répétés, on voit qu'il n'appartient plus à sa communauté; dans son offrande lustrale, il invoque la clémence de l'Antéchrist au visage aplati, prédit par Mahomet. Croyant chanter sa foi, alors qu'il ne hurle qu'une ancienne terreur, il crie.

Dans l'angle de terre cuite, peint d'ocre rouge, dans lequel il s'encoigne à son tour, un soleil étonnamment blanc, sec, nimbé d'un nuage de ciment en suspension, vacille. Échappant à ce piège, un fleuve torrentueux, brunâtre, bouillonne, luisant et huilé; c'est le mythique Euphrate qui, avec son frère Tigre, plus au sud, charriant

l'eau des glaciers, constitue l'antique frontière des confins explorés par les conquérants grecs. Bayburt, au pied d'une haute chaîne qui fait oublier la douceur de la mer Noire, ouvre les portes de l'ancienne Arménie; les femmes, toutes religions confondues, y sont aujourd'hui voilées de l'*ihram* brun de la tête aux pieds. Ici commence le monde du mystère et de la crainte. Plus loin vers l'est, le cours de l'Aras, tempétueuse saignée, trace à l'est un profond sillon face à l'Arménie indépendante. Ani, dernier village fantôme, campe encore fièrement ses vestiges eurasiens, témoins de l'ancienne lutte entre Ankara et Bakou.

Des miradors ont poussé, sur plus de deux cents kilomètres d'ouest en est, en une forêt de barbelés. Hérisssés sur l'immensité de la plaine, sise à quelque deux mille mètres d'altitude et entourée de montagnes, ils poursuivent une œuvre militaire qui s'y est développée, d'un millénaire à l'autre, tantôt de l'orient, tantôt de l'occident. Les voyageurs s'y propulsent à grande vitesse. Au cœur d'une vaste zone d'invasions successives, la forteresse d'Erzurum leur laisse les impressions mitigées de sa triste allure. Une broche et un collier de pierre noire, maintenant dans le sac des jeunes gens, y ont été achetés. Et dans la plaine dénudée, verte, bordée de mauve, qui la poursuit vers l'est, ils ont ramassé l'obsidienne, légère, cassante et translucide comme le verre. Dans de misérables cases de pierre, à pièce double, ils ont vu les enfants, dès quatre ans, nouer les fils des tapis, de leurs petits doigts. Entre les bobines de laine jouaient des chatons.

Dans la souplesse des toiles de lit, modelées par les corps, sous les lignes blanches des draps qui les enveloppent, les dormeurs ont dépêché l'un vers l'autre un désir ardent. Le modelé des draps reflète la lumière satinée des murs, rayonnement qui cascade jusqu'au tapis lustré. Cette douceur bienfaisante, protectrice, veille sur leur sommeil. L'amoncellement capricieux des vêtements par terre, reliefs perceptibles de la fatigue du voyage, qu'un moment régénérateur de lascivité renvoie à l'immobilité environnante, rappelle, à ces piles effondrées, les coutumes d'organisation sommaire de la vie locale. La négligence s'harmonise avec la brutalité. On ne s'installe pas dans les lieux de la mémoire blessée. Tout indique le campement inconfortable, à la limite de l'inhospitalité.

En dessous des cheveux emmêlés des visiteurs, une bande de peau gris pâle, ombrée de bronze, offre sa nudité indécente. On reconnaît les nuances fumées que prend le teint terni du voyageur, trop souvent nourri de graines, de fruits secs et de légumineuses au détriment des produits frais. Mais de peau plus pâle que les teintes cuivrées d'une multitude d'ethnies turques, le voyageur, homme ou femme, exerce un fort attrait. La vulnérabilité du voyageur offre un spectacle insolent qui étonne et magnétise. Tout est prétexte à convoitise: un nez, des yeux clairs, une cheville découverte ou même la ligne d'une épaule, une barbe rousse, ce corps blanc, sans distinction de sexe. On complotte autour du butin – un sac à dos, un ceinturon; on spéculé sur l'Occidental; on lui vend, à la rigueur, du service avec réticence. Le voyageur est traité en paria, auquel les plus tranquilles jettent des œillades farouches, en épiant, s'il se tient à l'écart, la présence temporaire de ce *persona non grata*.

La porte est restée entrouverte, en l'absence de serrure et même de loquet. On voit à l'indolence des amants que l'étreinte s'est prolongée en rêverie, incontestable complice du voyageur, bouquet sensoriel maintenant offert à la nuit. Leur respiration régulière tranche, par sa douceur, sur la rudesse de l'immense pays. Leur territoire se limite à cette simple couche, abri d'une seule nuit. Ils ne tiennent pour possession véritable que leur compagnonnage, constitué du *modus vivendi* de la plus stricte proximité. À leur intimité nocturne, on voit aussi qu'ils évoluent entre s'anéantir eux-mêmes et ajouter quelque trace à la course inexorable des vivants. Leur sueur s'est incrustée dans l'invisible mémoire des lieux, tavelure achrome qui donne aux couvre-lits des hôtels leur singulier tanin. Ce décor épuré suggère une intégrité familière. L'âcre dépense des corps s'harmonise à la rugosité de la toile grossièrement filée qui les enveloppe; elle sent la laine de chèvre et le poil mal dégarni de son suint.

Un autobus les a laissés là, juste devant un marchand de *bisiklet*. Cette étape obligée de leur épopée, hors des routes touristiques, figure sur leur plan de route. Le petit hôtel, un *palas* abusivement dénommé, en bordure de la route, offre un refuge suffisant aux chauffards épuisés, qui filent en direction de la Géorgie ou de l'Iran, parfois

même plus loin que l'Afghanistan. Les poids lourds, doublant à fond de train les camionnettes brinquebalantes qui ravitaillent la place, reprendront sous peu leur course à travers un nuage crayeux, pincés par le paysage en compas. Ces bolides multiformes, qui propulsent leur carcasse métallique en crachant leurs puants gaz brûlés et leurs huiles noires, et en écrasant sur leur passage quelque huit mille Turcs par année, sont la mémoire moderne des hordes de guerriers qui ont sillonné la région depuis l'éternité.

Le voyageur, avec ses godillots râpés, ressemble au pauvre hère qui s'est égaré hors de sa caravane. Il se perd, en glanant des images, au milieu des palais, des forts, des monastères, des églises et des caravansérails, si féroce ment assaillis qu'il n'en reste, le plus souvent, que de désolantes ruines envahies de chiendent. Il fuit les haut-parleurs brail-lards qui diffusent, parfois superposées, la musique arabe-sque, les ventes à la criée, les publicités et les prières du muezzin. Il voyage en pèlerin ordinaire qui tient, con-fiant, toutes ses possessions sanglées dans son bagage. Son mépris des valeurs populaires paraît à l'homme moderne, en progrès d'urbanisation, un esprit rétrograde. Et lorsqu'il se déchausse, pour entrer dans l'asile frais de la mosquée, il semble un rustre ostracisé de sa communauté: qu'a-t-il à purifier, cet homme réfractaire, sans contrat ni astuce, ce descendant des ravageurs de Troie aujourd'hui dominé par sa licence à hanter des terres qui n'ont rien à lui offrir ni à lui demander? Que sait-il des beautés immortelles d'un Empire sans continuité raciale, ni religieuse ni cultu-relle, soumis à un brassage historique aux développements souvent funestes? Ses lourdes bottes crottées n'ont pas la grâce offerte des sandales déliées, dont les cuirs assouplis épousent confortablement les pas des Turcs.

Une pièce enfumée et basse sert d'accueil à l'hôtel; la porte sur l'extérieur est grande ouverte; une tenture bloque à peine l'entrée. Des hommes barbus s'y agglu-tineront bientôt, reprenant leur incessant bavardage aux sonorités aussi entêtantes que le rouge sombre du jus de cerise, le *vichne*, et le noir du café turc, saturé de marc, qu'ils sirotent à longueur de journée, en attendant l'heure du *raki*, la populaire boisson alcoolisée. Une odeur de musc et de citron laisse flotter un entre cuir et chair en

suspension. Aucun signe domestique de mémoire ni aucun repère n'invitent à la longévité. On voudrait y prier à genoux les lares antiques d'accorder leur hospitalité, leur implorer la grâce de durer. Mais l'islamisation n'a pas arrimé la région à l'Europe, et toute construction humaine s'y entretient inachevée.

La région repose sur une ligne de faille, et la terre tremble fréquemment, dotant la civilisation des arcanes du vestige et des travaux d'art inachevés. Elle interdit la paix à la population de réfugiés que les séquelles impérieuses de la persécution ou de la révolte ont rejetée dans ces contrées. La religion des imams se confond ici, pour l'Occidental, avec celle du contrôle par la police du président, qui circule armée. Dans un cadre de guingois, le portrait d'Atatürk, au regard volontaire, fronce un implacable sourcil sur ces zones toniques, hautement énergétiques. Leur peuplement compliqué s'accorde à l'environnement hostile. Invasions successives, attaques sauvages, luttes civiles effroyables, haines raciales et religieuses, cette patrie du brigandage tient en alerte le passant, qui se hâte prudemment de se mettre à distance du moindre geste d'agressivité.

Le globe-trotter connaît bien ce frisson, véritable sensualité de l'esprit, que lui fait ressentir l'effraction dans un ailleurs de songe. Son savoir y défaille dans la rencontre d'hommes qui perçoivent à leur tour sa différence à leur insu. La rigueur des sociétés les plus fermées s'y frotte à un vouloir impérieux d'intrusion et de commerce. Ce rêve à l'arsenal de conquête dérisoire y provoque une alarme des sens, dont le sommeil marque la trêve, mais dont l'audace vue équivaut à la caresse d'une griffe sur un fin vélin. Une telle déchirure se lit d'ailleurs dans les multiples affaissements du tissu urbain. Aux lieux de culte endommagés, on voit que la transhumance humaine laisse ses brisées, fractures vivaces nées de violences instituées. L'héritage fragile des monuments délabrés manifeste autant la grandeur épique que la barbarie de la féodalité. Et l'habitat déshérité n'offre guère plus de présence rassurante que les tentes rudimentaires des nomades arméniens, gardiens de chèvres, qui sillonnent la contrée. On dit pourtant d'eux que certains sont lettrés; leurs femmes ne sont pas voilées.

Hormis le lit, la chambre est hantée par l’empreinte de corps inconnus. Sans trop y faire attention, le voyageur remarque les traces de pas et la chaise défoncée, le matelas creux, les marques de doigts douteux au mur et les oreillers déformés. On y a tombé, étreint, bu, craché, ronflé. Les draps sont frais, dispos au contact des surfaces bosselées. L’heure est au recueillement préparatoire, quand le moment où n’être plus que l’ombre de soi-même rend vulnérable aux émotions rétrospectives et perméable aux songes de l’action. Le voyage est sur le point de se loger. Le touriste, gagné par l’indolence, repasse alors son itinéraire, revoit une suite de bourgades, de points de vue colorés et d’arrêts, qui se ravivent à lui involontairement. Il les inscrit en ligne.

Sur la route d’Ankara à Samsun, sise au bord de la mer Noire, la petite cité d’Amasya, dans des gorges verdoyantes, a l’allure accueillante d’une ville balnéaire. On y déguste un thé qui dégage des fragrances de menthe et de rose sucrée. Ensermée entre des forêts drues, qui courent au flanc de la chaîne pontique, et de hauts plateaux, baignée par le bienfaisant Yesil Irmak, elle regorge de mosquées et de petits marchés, où les agrumes et les fruits offrent leur chair savoureuse et tentante. Le rire des femmes invisibles qui s’interpellent, de maison à maison, fuse joyeusement des ruelles escarpées. Les vendeurs de tapis invitent l’étranger à entrer dans leur salon; les joailliers attirent la convoitise du passant avec leurs bracelets d’argent et leurs médaillons de cornaline. De petits groupes d’hommes importants déambulent, en se tenant par la main. Les sans-travail regardent sans voir, la cigarette brune aux doigts. Il y a bien quelques ombres insaisissables, pour lancer derrière le couple de voyageurs un fruit pourri, suivi d’une insulte ou d’un quolibet qui se mêle aux pétarades des camionnettes. Dans le flan des falaises qui la dominent, des tombeaux ont été excavés; leur bouche béante rappelle la convoitise des rois, califes, princes, émirs, sultans qui la conquièrent tour à tour. Grecque, romaine, arabe, byzantine, arménienne, seldjoukide, mongole, ottomane, Amasya, oasis fraîche dont les rois du Pont s’enorgueillirent jadis, est déjà loin en arrière, dernier vestige d’une civilisation musulmane acceptant l’œil occidental.

Les amants sont sur le point de s'endormir. Amasya, photographiée. L'horizon de leur rêve est là, à proximité de la citadelle, comblant l'attente de leur désir d'inconnu. L'esprit veille encore, dans cette conscience élargie du corps au repos qui s'achemine, muscles détendus, jusqu'au sommeil. Ils se tiennent à leur tour par la main, près d'embarquer dans le seul véhicule où le regard ne monte pas. Le voyage s'intériorise et se pense. L'un songe qu'une mer intérieure aurait recouvert l'Asie centrale, selon H.-G. Wells, après la dernière glaciation. Que cette Atlantide des sables aurait donné lieu à une civilisation florissante, qui se serait propagée en Chine, en Égypte et jusqu'à l'Irlande, portée par la langue-soleil, mère de toutes les langues du monde. L'autre se demande s'il est vrai que les femmes hittites allaient à la guerre et commandaient les hommes, alors que la vie des femmes contemporaines se déroule encore aujourd'hui au sérail. S'il est possible que la remémoration historique fasse surgir un tel désastre. Ou bien c'est elle, la voyageuse, se dit-elle, qui s'est trompée de continent. Chacun étend ainsi son voyage, disposant les signes annonciateurs des destins qui se sépareront.

Mais à ce moment, le repos des corps secoués fait monter la nostalgie d'une demeure perdue. À l'idée d'une cohabitation impossible s'associe celle d'une défaite intérieure, qui déporte avec angoisse vers la rage extérieure de la civilisation, souvent acculée à son incapacité d'implanter tant un monde rural qu'une zone industrielle moderne où il ferait bon vivre. Il ne faudrait pas qu'une agression vienne mettre à l'épreuve leur consensus apparent. L'harmonie qui les porte échappe aux conventions historiques. Respectueux des droits régissant les communautés où ils passent, ils se dispensent en retour d'en souscrire les valeurs. Leur consentement réciproque est également une approbation sans devoirs, privilégiant le mystère des partages imprévus, légers, que la souplesse d'une adaptation toujours à revoir cultive comme la langue mère de la fusion première. Mais, à cette heure paisible, la confusion des pensées passe pour une lassitude. Pour la pallier, la tendresse mutuelle renouvelle l'alliance nécessaire aux gens de la route. Ils la scellent au lit, selon l'intention que leur nomadisme temporaire soit un terrain d'entente.

L'homme et la femme couchés ensemble laissent défiler la contrée instable du film-sans-paysage qu'ils arpentent sans rien retenir. Ils ruminent leur voyage comme pour incorporer d'indigestes parcelles de la croûte terrestre. À l'aide de leurs guides, tout le jour ils se racontent des histoires de géographie dans le passé. Le soir, cette trame d'une vérité succincte leur permet d'ordonner la mosaïque des clichés de leur virée. De leur film mental, les pellicules photographiques conserveront une maigre sélection. L'amateur de voyages espère qu'elles cesseront un jour de flotter, atomes épars d'une Atlantide intérieure. Il voudrait conquérir sa légitimité, consolider sa conscience avec des souvenirs pétrifiés, avec ce dont on fait des fondations. Au fil des jours, grandit en lui la certitude que son cœur d'aventurier bat dans un être plus grand que lui. Son ardeur carbure à l'émotion kaléidoscopique du voyage, qui parle avec une fureur muette d'exode et d'amnésie, de souvenirs clandestins et d'une secousse commune aux personnes déplacées.

La route qu'ils ont empruntée suit sur la carte la ligne d'un grand corps étendu, dont ils contournent les os et franchissent les artères à deux, sans jamais en apercevoir le cerveau. Leur piste turque recoupera, en divers points, d'autres déplacements à venir, dont le tracé qu'ils ignorent refermera la boucle. Leur mémoire, chargée de toutes ces courbes de souvenirs transversaux, auxquelles s'ajouteront celles de souvenirs purement livresques, fabrique lentement une géographie à plusieurs dimensions; étages que tout effondrement d'émotion remodelera sans avertissement, à l'instar de ces plateaux chavirés par les forces sismiques. Ils voyagent pour universaliser leur destinée terrestre et, dans l'espace ainsi ouvert, y inscrire des tracés singuliers.

La chambre, dès qu'ils seront réveillés, les poussera dehors, comme si elle recelait une force centripète. Les hommes seront là, à les scruter passer, sans bouger, les yeux rivés sur la femme, l'Occidentale qui n'est pas voilée. Sur ces dernières scènes de la veille, les voyageurs se régénèrent aux sources de la nuit. Dans leur sommeil, convergeront et se réajusteront les forces erratiques du mouvement. Les images du jour décantent. En échange de quelques billets, les amants plantent leur campement,

pour ralentir l'impulsion nomade. Et l'esprit au repos déplie la carte des souvenirs. Au début, ils ne voient plus rien. Ils s'abandonnent à la gravité terrestre. Mais peu à peu, ils sentent la fatigue effacer l'excès d'informations disposées, la chaleur dégagée évacuer l'inconfort et le branle-bas des cahots. Le lit chassera les regards insistants, le bien-être accru fera rayonner les sens. Quelque chose du voyage s'allège à l'étape, les fait flotter horizontalement. Une suite de vagues apaisantes déferle, avec les relents du plaisir charnel.

Un train d'images déboule, ralentit, ouvre la porte; d'un coup, il absorbe la chambre et la réduit aux dimensions d'un compartiment. La logique implacable de l'esprit en mouvement libère une sensation d'être. L'esprit suractivé est projeté dans un lieu d'inadvertance. Le voyage montre un avenir à même le présent. Il se choisit lui-même, en s'accordant d'avance un ailleurs, fait de situations imaginaires. Ses faveurs à l'ici sont maigres. Il ne s'implante que dans le basculement. Les deux endormis s'y sont installés quasi confortablement, côte à côte, antennes branchées sur les espaces qui défilent. L'âme du voyage va s'emparer d'eux, agrandie par la soudaine liberté de l'instant, qui domine et surprend.

Le désir avide des amants continue de croître. Ils s'inventent, en les renouvelant sans cesse, de nouvelles perceptions d'une présence pleine. Que serait-ce de vivre ici ou là? Un goût de chasse émerge et replonge, du vouloir être secret du corps, envahissant comme la mousson. On dirait des trombes d'eau, une chute intérieure. Des bouffées de chaleur activent le système lymphatique, qui cataracte par en dedans. Bombay, Delhi, Calcutta se profilent comme une éventuelle destination terminale. Ces noms de villes tombent dru. Retour aux plus récentes: ils ont passé Amasya, Trabzon, sur la route du thé – Trébizonde la byzantine, sur laquelle Don Quichotte régnait en songe. Ensuite, la route a grimpé de deux mille mètres abruptement. Vertige. Ils ont franchi le passage dramatique des forêts denses aux steppes austères, vu Erzurum la militaire, Kars la russe aux calèches, figée dans le XIX^e siècle, toute grise mais marchande, avec ses trésors de tapis et de kilims. Ils ont touché aux derniers vestiges occidentaux. La frontière de l'ex-empire soviétique, tout près,

excite en eux le flair d'un au-delà, nécessaire aux principes de découverte et de conquête qui animent leur vagabondage existentiel.

Le grand continent épicé active les sens des deux allongés. Une chaude énergie afflue en un langage informulé. Des soleils cristallisés irisent les torsos de milliers de gouttelettes, rosée de bonheur imaginaire. Le corps de l'homme, monde à tentations, luit doucement de l'intérieur. Sans bouddha doré, la mosquée enfumée, baignée par un concert d'eaux, appelle son dieu-sans-visage. Ce corps n'est plus nulle part, sauf dans un Orient qui, en cet instant, l'avale. Quelque chose en lui tournoie. Il célèbre ses noces avec son ombre. Il ouvre la bouche, respire par la gorge, comme s'il voulait cracher l'eau écarlate qui efface les taches. Il se divinise. Il aspire l'encens qui brûle son corps en désir, vivifié d'humidité. Il connaît par instinct sa métamorphique animalité.

Il retient ensemble le lit et le mâle, se fond dans la banalité d'être emporté. Il veut le vide. Entre les draps, il renâcle, ignore, ronfle, fronce, racle, tentation des sons de gorge sur la glotte et la langue. Il se caresse du dedans, par saccades, avec les gutturales éparpillées dans son souffle de grand veneur, dans son gosier de barbelés. Il est le corps anal qui s'est purifié jusqu'à la gorge. Son feulement est un appel à l'union qui emplit, qui soude et unit. Sa chair à vif lui interdit de rebrousser chemin. Pourtant, ce n'est qu'un grondement fermé, qui monte, descend, revient, comme les cahots de la route, et puis s'éteint, bientôt à peine audible. Une vibration qui se reprend. Une innocence avalisée. Un désir libre, qui ne dit absolument rien.

Il entaille la profondeur de la femme; il ferraille avec son rêve. Comme l'appétit sait qu'il y va de sa survie, le corps aimant s'avance aigu, à la rencontre de celle qui se dispose en creux, entrouverte et déformée. L'étonnée s'entrebâille à sa propre curiosité. Il est bouche d'abord, ce corps désiré; tout orifice devient nourricier. Serait-il ensuite sac, qu'il fait l'amibe ou la matrice, l'un ou l'une partie; et ces mains voleuses, tâtant la peau pour mieux tendre le muscle, qui ferme les entrailles, elles sont dépêchées, masquées, pour l'envoûtement. L'aimant, dans le corps de l'aimé, régira une langue de feu, un palais de sel, un noir cratère. Le désir cavalera encore une fois en paysage amer;

pour l'heure, il lèche, cerne et entoure, celui qui prend de quoi se satisfaire. Ici, il sera chien sauvage, prédateur. Là, il sera obus de feu. Elle se fera voile de misaine, qui toujours gîte par aspiration. Il se précipitera d'instinct dans une débauche de sensations, en kyrielle. Enveloppé de son manteau de songes, il s'allie ainsi l'exaltation du devin dont la parole se perd dans le désert, pour défier les rôles prévus, ceux qui l'attendent au retour. Et s'il est besoin de refaire le scénario, il suffit qu'il en change aussitôt.

Aux portes de l'Iran, le mont Ararat, enneigé, dresse son imposante majesté. Au lieudit Dogu Bayazit, l'élégant palais d'Isak Pacha campe toujours sur un éperon qu'on aperçoit de loin, ceinturé d'une muraille d'où les sultans jetèrent leurs femmes infidèles; son effroyable légende se confond avec la beauté tout aussi saisissante d'un coucher de soleil à Dogu Bayazit. Voilà le palais théâtralisé sous ses projecteurs flamboyants. Les Kurdes se sont retranchés dans les villages écartés des montagnes environnantes, armés. Soudain, l'incident. L'autobus y sera mitraillé, parce que l'Occidental, qui parle français, porte un nom arménien. Comment ne pas croire les récits qui prétendent que les Turcs ne sont capables de gouverner quelqu'un qu'en le coupant en deux? Un brusque repli stratégique vers l'ouest s'est alors imposé.

Le voyage continue, à travers des paysages toujours grandioses: Van et son lac de soude, presque une mer intérieure, et son îlot orné d'une église arménienne, couverte, à l'extérieur, de bas-reliefs d'animaux et de trous de balles; on y a arraché les pierres précieuses qui, dit-on, y étaient incrustées. Bitlis, la belle. Puis un nouveau désert, plus loin sur le trajet, s'étend en direction du sud, où le sable rend la respiration difficile, une chaleur torride s'ajoutant à la poudre blanche. Au cours de cette traversée difficile, un répit: Diyarbakir, sur le Tigre, étage sa beauté entre des murailles qui la gardent fraîche; ce sceau d'une civilisation enchanteresse marque d'inattendu le seuil du désert, qui s'étend jusqu'en Syrie. Direction Malatya. Et bientôt, les monts du Taurus, secoués par les tremblements de terre, s'accordent à la rudesse retrouvée du trajet. Des habitations aux toits de tôle et en parpaings de béton brut, transportables mais aussi engageants qu'une architecture de bidonville, ont remplacé les villages détruits.

Ils referont l'alliance. Pour la première fois de leur vie, la beauté et le danger croisent leur double immensité. Au contact des zones de granit bouleversé, les corps trouveront à se heurter avec lourdeur, leurs masses autonomes s'écarteront et se déposeront comme elles se seront senti frappées. Les secousses de la route se propagent aux formes humaines, pour ainsi dire sculptées. Les voyageurs se mélangent comme ils mangent; c'est l'union des chairs bleues en un corps monstrueux, tentaculaire à cinq membres noués et quarante doigts agrippés. Des creux et des bosses, dessous la couverture, font la métamorphose géophysique, le drap dessus. La bête mobile, érigée, poursuit son excroissance. Des lignes brisées de corps s'enchevêtrent, en y incluant l'épuisement qui s'accumule. Les corps soudés au centre, vissés avec force, prolongeront leurs suctions labiales par vagues. La génération d'espaces continue. L'appétit des formes corporelles nouvelles ne s'apaise pas davantage que le désir des lieux où le voyage donne et la terre prend.

Les amants auront tout le temps nécessaire pour parfaire l'œuvre de leurs corps. Il remettront en chantier leur part d'imaginaire susceptible d'action. À ce moment, ils vivent la Turquie: leur humanité s'ouvre à la conscience d'une déchirure, que l'impatience du voyageur heurte en lui-même au contact de ces régions inconnues. Leur richesse n'est pas l'acte en cours, mais le souvenir de cet ailleurs qui se rappellera à eux dans la blancheur d'être là, avec tout nouvel amour. Il y aura maintes places fortes à investir, des villes ensablées à réveiller, des peurs à surmonter. Le temps virera à l'encre. La mer, le désert, la montagne poseront leurs fondations sur le sable sans s'inquiéter. Tous ces reliefs serviront à bâtir l'amour neuf. Nul besoin de permis pour chasser le songe. Le souvenir délite la pierre, l'use et la réduit plus vite que l'érosion, voyage de la terre. Même l'amour ne dure guère plus longtemps que l'usure du corps. Pourtant, ces jambes du marcheur auront permis les plus longues résonances de la vie humaine. Encore faut-il laisser le voyage s'accomplir pleinement dans l'immobilité. Quand à ce corps on demande de ne plus bouger, il reprend le voyage. Sans effort, les souvenirs de Turquie retrouvent leur sens: comme les enluminures d'un temps austère, ils ramènent à l'étude de ce que le présent a de plus riche, la plus belle chose à faire.